

Discours du jeune ambassadeur

Terminales Gros-Oeuvre / Travaux Publics

LP du bâtiment Michelet

NANTES

Vos Excellences, Messieurs,

En ce jour de signature d'un traité que la postérité saura juger à sa juste valeur, alors que le mois de juin résonne enfin du chant des oiseaux et non plus du sifflement des balles, je tenais en premier lieu à vous remercier, dignes représentants des nations qui ont eu à participer au tragique conflit que nous venons de traverser. Vous, chers alliés britanniques, soutiens de la première heure, représentants de l'Italie, de la Serbie, de la toute nouvelle Tchécoslovaquie, mais vous aussi, Dr Bell, présent parmi nous au nom d'une Allemagne renaissante et disposée à coopérer au projet de paix élaboré ces derniers mois. Si nous avons aujourd'hui à déplorer l'absence de délégués russes du fait de la tourmente révolutionnaire que traverse leur pays, je ne voudrais évidemment pas oublier les glorieux États-Unis d'Amérique qui, répondant à l'appel de Lafayette, ont franchi le vaste océan pour nous prêter main-forte, meurtris dans leur chair par la tragédie du Lusitania. Ne pas oublier non plus les troupes des antipodes, Australiens et Néo-Zélandais, les Canadiens, Japonais, Indiens, Sénégalais et Annamites qui ont plongé sans arrière-pensée dans l'enfer d'un conflit mondial.

Mondiale, cette guerre la fut en effet : Pour la première fois dans l'Histoire de l'humanité, le fléau ancestral a frappé simultanément l'ensemble de la planète. Nous avons ainsi vu apparaître une « mondialisation » - si vous me permettez ce néologisme - une mondialisation politique et belliqueuse, alors que tout portait à croire que c'était l'économie, la culture, le progrès et la science qui allaient réunir toutes les nations du globe.

C'est bien évidemment en tant que représentant de la France que je m'adresse à vous aujourd'hui et je ne voudrais pas ici minimiser, au regard de la paix retrouvée, les blessures profondes qui ont marqué mon pays et plus largement notre continent durant ces quatre années. Qui pourrait oublier l'enfer de la Marne, de la Somme, de Gallipoli, oublier l'enfer de Verdun ? Ces millions de vies brisées dans la fleur de l'âge et ces contrées ravagées, dévastées, anéanties par le déluge de feu qu'elles subissaient au

quotidien ? Ces hommes mutilés à jamais par les éclats d'obus, par l'horreur des gaz, invention maudite s'il en est... Le prix à payer est lourd, très lourd, et le traité signé ici-même à Versailles ne pourra jamais panser les plaies qui balafrent nos patries. Comme me l'a confié un de nos grands auteurs, Paul Valéry, « Nous autres, civilisations, savons désormais que nous sommes mortelles ».

Mais il s'agit désormais pour nous de franchir une nouvelle étape : un seul impératif doit nous motiver, et cet impératif, c'est de gagner la paix ! J'entends déjà ici et là, chez nos amis Outre-Manche mais aussi sur le continent, qu'il faut que l'Alliance paie pour réparer les stigmates du conflit. Qu'il faut qu'elle paie pour compenser les ravages de la guerre. Qu'il faut que les peuples allemands, autrichiens, hongrois et ottomans subissent sur leur sol le prix qu'elles ont fait payer à leurs voisins. Mais comment réparer l'irréparable ? Comment ressusciter ceux qui trop tôt nous ont quittés ? Il est indiscutable qu'ils doivent participer à la reconstruction des régions ravagées par le conflit, en mobilisant leurs ressources, matérielles comme financières. Mais quel avenir allons-nous bâtir si la paix n'est obtenue qu'au prix de l'humiliation de populations entières, laissant des pays exsangues à la merci d'émotions révolutionnaires attisées par un vent d'Est toujours plus menaçant ? Patries de Goethe comme de Mozart, de Beethoven comme de Liszt, les régions germaniques ont fait preuve à travers l'Histoire d'une humanité qu'elles ne peuvent avoir perdu sous la seule influence d'empereurs va-t-en-guerre ? Ennemis jurés hier, ces pays ne peuvent-ils pas être nos meilleurs alliés pour demain ?

C'est dans cette perspective que je voudrais rappeler ici un vaste, grand et glorieux projet revendiqué et défendu par l'illustre Victor Hugo au mitan du siècle dernier. Pourquoi, afin de réduire les tensions à venir, pourquoi ne nous lancerions-nous pas dans la constitution d'États-Unis d'Europe ? Nos cousins d'Outre-Atlantique y sont bien parvenus : pourquoi pas nous ? S'il est peu probable que nous n'ayons jamais une langue commune, pourquoi ne pas mutualiser nos ressources, notre monnaie ? Pourquoi ne pas favoriser les échanges entre nos jeunesses respectives lors de voyages d'études, remplaçant ainsi l'intolérance par une compréhension mutuelle ? C'est un plaidoyer pour l'Europe que je vous adresse ce soir, sollicitant votre raison mais surtout votre cœur qui ressent inévitablement l'inanité de ces conflits répétés, meurtriers, barbares. Et j'oserais même penser que c'est d'un couple franco-allemand que doit naître le moteur de cette Europe des peuples, de la fraternité, de l'avenir.

J'espère, en ce jour de clôture de la Conférence de Paix de Versailles, que l'Histoire et les générations futures retiendront la date du 28 juin 1919 comme celle du début d'une nouvelle ère de paix et que l'Europe soit

désormais pour l'humanité un phare, nous guidant vers un monde meilleur, et non un continent défiguré par les affres de la guerre et de la barbarie.

Vos Excellences, Messieurs, c'est sur cette touche d'espoir que je vous quitte aujourd'hui, et j'ai la certitude qu'à plus ou moins long terme, cet espoir ne sera pas déçu.

Pierre Paul Cambon.